

MASTER-MIND LECTURE

# Voltaire

MARC FUMAROLI

*Collège de France*

*Fellow of the Academy*

VOLTAIRE A TRES BIEN SERVI L'ANGLETERRE. C'est justice que maintenant il soit lui-même si bien servi à Oxford par la prestigieuse *Voltaire Foundation*. Votre pays doit aux *Lettres philosophiques*, publiées clandestinement en 1734 et condamnées au feu par le Parlement de Paris, la faveur dont il a joui dans l'opinion continentale, et notamment en France, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Grâce à Voltaire, le régime politique et religieux issu de la Révolution de 1688, et la philosophie de John Locke qui le légitimait, devinrent familiers et attrayants pour l'Europe des Lumières, l'équivalent moderne de ce qu'avaient été Venise et sa liberté pour l'Europe lettrée des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Les *Eléments de la philosophie de Newton*, publiés en 1738, parachèverent une des opérations de relations publiques les plus réussies dont ait jamais bénéficié une nation européenne: Voltaire y établit pour le public européen la supériorité de la science anglaise sur la science française, jusque-là confiante dans le système de Descartes. Avant Voltaire, les savants huguenots du Refuge, par leurs traductions et recensions, avaient fait connaître Locke. La Fontaine avait pu écrire dès 1693, dans sa fable *Le Renard anglais*:

Les Anglais pensent profondément.

Mais jusqu'aux *Lettres philosophiques*, l'Angleterre était restée une île lointaine dont on s'expliquait mal le poids grandissant dans les affaires et la pensée de l'Europe. Les *Lettres* révélèrent une civilisation com-

Read at the Academy 14 December 1994. © The British Academy 1995.

plète et originale, avec son économie marchande, sa relative tolérance religieuse, sa liberté politique, sa brillante littérature, ses philosophes et ses savants. Une telle révélation, qui suppose le génie conjugué du journaliste, de l'anthropologue et du philosophe, n'est pas sans analogie avec celle dont avait bénéficié, pendant l'enfance de Voltaire, la Chine: les Relations des missionnaires jésuites, publiées à partir de 1703, firent de l'Empire du Milieu, de son gouvernement, de sa religion, de sa philosophie et de sa science, une autre référence majeure pour l'opinion des Lumières.

Mais l'Angleterre par-devers lui, irritait Voltaire:

A foolish people who believe in God and trust in ministers.<sup>1</sup>

Il la quitta furieux en octobre 1728 et n'y revint jamais. Il a marqué un attachement beaucoup plus vif et persévérant pour Frédéric II, Catherine II, et pour leurs modèles, Louis XIV et Pierre-le-Grand. N'a-t-il pas été jusqu'à écrire à Frédéric:

Je rêve à mon prince comme on rêve à sa maîtresse?<sup>2</sup>

Un royaume, comme l'Angleterre des Hanovre, dépourvu d'une véritable cour et dont les mœurs sont imprégnées de religiosité, présentait en définitive moins d'attrait pour lui que les despotismes à éclairer sur le continent. Montesquieu a mieux que Voltaire épousé l'esprit des institutions anglaises, et c'est lui qui en a fait le modèle de constitution politique libre. Voltaire, réformateur des régimes continentaux, ne conçoit les réformes qu'appliquées d'en haut, par un prince absolu qui fait passer à l'acte le programme souhaité par une élite 'philosophique'. En France, il crut un instant que Louis XVI serait ce prince, et que Turgot, interprète du programme des philosophes, en serait le Colbert. Plutôt qu'à une évolution de l'ancienne monarchie théocratique et absolutiste vers le modèle anglais, il a travaillé à la conversion philosophique de l'élite du royaume, prélude à une heureuse révolution de palais. Voltaire, qui admirait Fénelon, avait une vocation de conseiller de princes selon le modèle catholique le plus classique. Il aurait aimé jouer ce rôle auprès de Louis XV et de ses ministres à Versailles.

<sup>1</sup> Cf. R. Pomeau, *Voltaire et son temps*, t. I, *D'Arrouet à Voltaire. 1694-1734*, (Oxford, Voltaire Foundation, 1988), p. 256 et plus particulièrement sur les rapports entre Voltaire et l'Angleterre: A.-M. Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire* (Oxford, Studies on Voltaire and the eighteenth century (145-7), 1976).

<sup>2</sup> Sur toute cette question, voir Chr. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II: une dramaturgie des Lumières*, 1736-78, (Oxford, Studies . . . (234), 1985).

Son échec à la Cour de France en 1749, son départ pour la Cour de Prusse, signalent l'une des grandes articulations politiques du XVIII<sup>e</sup> siècle français.<sup>3</sup>

Mais ce candidat perpétuel à la direction de conscience politique des princes avait d'autres armes et d'autres pouvoirs et ses véritables succès sont d'un autre ordre. Il a su devenir lui-même un prince, et après 1750, un despote de l'opinion publique européenne. La réussite de son offensive publicitaire en faveur de l'Angleterre est un bon exemple du pouvoir littéraire qu'il sut conquérir. Par ses voyages, sa correspondance, par l'immense succès de ses essais historiques, anthropologiques, scientifiques, par l'éclat de ses poèmes dans les genres les plus divers, mais aussi par le puissant réseau de solidarités et d'amitiés littéraires qu'il a créé autour de lui, par les patronages royaux ou princiers qu'il s'est attirés, le petit poète de ses débuts, bâtonné, emprisonné, exilé, est devenu un orateur universel, écouté de tous les points d'Europe et exerçant sur l'opinion lettrée un empire redouté et redoutable. Une telle stature, et un tel pouvoir spirituel laïc sur l'opinion n'avaient pas de précédent en France. Voltaire a créé un rôle que seuls pourront remplir après lui, et à la même échelle, un Chateaubriand, un Hugo et à moindre échelle, un Anatole France et un Paul Valéry. Avant Voltaire, un Bossuet, un Fénelon, deux orateurs sacrés rivaux, avaient créé ce rôle. Mais Voltaire ne s'est pas contenté d'être un Bossuet et un Fénelon dans le siècle, il a été aussi Racine, La Bruyère et Fontenelle en un seul homme: ce Protée des Lettres a réuni en sa personne toutes les facettes à la fois de l'orateur sacré et de l'homme de lettres profane. Cette centralisation sans précédent des pouvoirs de la parole atteignit ses sommets dans le petit royaume de Ferney. Elle était symétrique de la concentration des pouvoirs politiques ou sacerdotaux dans les Etats continentaux du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voltaire, puissance littéraire européenne, a conquis une stature qui, dans son ordre, est comparable à celle des souverains qu'il souhaitait inspirer et au rang desquels finalement il s'est élevé.

On est en droit de se demander si, à l'origine et à l'arrière-plan de ce grand esprit et de sa prodigieuse fortune, le modèle de ses premiers maîtres jésuites n'a pas été déterminant. Eux aussi, quoique collectivement, faisaient de leur Compagnie un seul orateur universel, habile à se servi de l'imprimerie pour multiplier sa parole à la fois encyclopédique

<sup>3</sup> R. Pomeau, dir., o.c., t. III, R. Pomeau et Chr. Mervaud, *De la Cour au jardin, 1750-9* (Oxford, Voltaire Foundation 1991), pp. 13-16.

et éloquente. L'analogie séduit. Elle n'en est pas moins paradoxale. Voltaire, surtout dans sa vieillesse mobilisée contre l'Infâme, n'a pas épargné les Jésuites. Il a applaudi, après une brève hésitation, à la suppression de leur Compagnie en 1762.<sup>4</sup> Mais il a fort bien pu intérioriser le modèle avant de le combattre. Nul ne s'avisera de réduire James Joyce à son éducation chez les Jésuites de Dublin. Mais il nous manque l'équivalent pour Voltaire du *Portrait of the Artist as a Young Man* pour mesurer le degré d'osmose que l'autobiographie de Joyce nous a révélé entre un génie naissant et celui de ses éducateurs. Or les Jésuites du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient des éducateurs de génie, bien supérieurs à leurs confrères du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>5</sup>

Voltaire lui-même, par des témoignages fréquents dans la première phase de sa carrière, leur a reconnu du génie. Il a écrit par exemple au P. Porée, dans une lettre à son ancien régent de rhétorique qui accompagne l'envoi des *Eléments de la philosophie de Newton*, en novembre 1738:

Je vous dois plus d'une sorte d'hommage, c'est vous qui m'avez appris à penser. La sorte d'éloquence dont vous faites profession, n'étant que l'ornement de la vérité, conduit naturellement à la philosophie.<sup>6</sup>

L'ironie dont Voltaire ne se départit jamais, et qui tient beaucoup de cette réserve de conscience dont Pascal fait reproche aux Jésuites, n'exclut nullement, dans cette phrase, que sa philosophie ne soit plus celle de son ancien maître. Mais même avec cette réserve de conscience, le Voltaire de 1738 admet un vaste 'tronc commun' d'éloquence avec ses éducateurs.

François-Marie Arouet est entré en 1704, il avait dix ans, au Collège Louis-le-Grand. Il y est resté pensionnaire pendant sept ans, parcourant tous les degrés de la *Ratio Studiorum* jésuite, jusqu'au seuil de la classe de théologie réservée aux novices. Avec la retraite de Cirey et celle de Ferney, c'est l'une des trois périodes les plus studieuses de son existence. Pendant toutes ces années d'enfance et de jeunesse, il a participé de la vie interne de ce qui était alors, avec les Académies

<sup>4</sup> R. Pomeau, o.c., t. IV, 'Ecraser l'Infâme', 1759-70 (Oxford, 1994), p. 196.

<sup>5</sup> Voir le travail pionnier de Fr. de Dainville, *Naissance de l'humanisme moderne* (Paris, 1940), prolongé par de nombreuses recherches rassemblées dans *L'Éducation des Jésuites (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, réunis par M. M. Compère (Paris, 1978), et l'inventaire monumental dirigé par le P. Pierre Delattre, *Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, Enghien (Belgique) 1940-57, 2 vol. introductifs et 5 vol. d'inventaire). On consultera aussi avec intérêt C.-M. Norheast, *The Parisian Jesuits and the Enlightenment 1700-1762*, (Oxford, Voltaire Foundation, 1991).

<sup>6</sup> Lettre D 1660, datée de Cirey du 18 novembre 1738, éd. Besterman, t.V, p. 368.

royales, l'Oratoire et le monastère bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, une des plus brillantes concentrations de science et de talents qui se trouvât alors en France. Il s'est lié au Collège à des adolescents de sa génération qui devaient devenir l'élite du proche avenir: René-Louis de Voyer d'Argenson, Cideville, les deux Ferriol, d'Argental et Pont-de-Veyle. Ils sont demeurés toute leur vie ses amis, ses correspondants assidus, ses alliés même: c'est la cellule originelle de la Compagnie voltairienne, qui s'agrègera plus ou moins étroitement d'autres anciens élèves du Collège, le futur cardinal de Bernis, le Président Hénault, le duc de Richelieu, Diderot, Choiseul, Turgot, Malesherbes. Plusieurs d'entre eux étaient d'une naissance et d'une fortune bien supérieure aux siennes. Sur le Parnasse jésuite, Voltaire aura été initié à une hiérarchie des esprits qui comptait plus que celle de la naissance et de la fortune et où il avait vocation à occuper les premiers rôles.<sup>7</sup>

La Compagnie de Jésus réunissait au Collège Louis-Le-Grand ses savants français les plus brillants et les plus respectés; et chacun d'entre eux, même spécialisé, avait une gamme fort vaste de savoir et publiait dans plusieurs genres. Voltaire se lia dès le Collège avec le P. de Tournemine, de haute naissance noble, de science robuste et encyclopédique; Louis XIV l'avait refusé pour confesseur tant il redoutait l'ascendant qu'il pouvait exercer sur lui. Depuis 1701, le P. de Tournemine était le directeur des *Mémoires* dits de Trévoux, du nom de la petite principauté indépendante où ce périodique était imprimé, à l'abri du privilège royal qui protégeait l'exclusivité du *Journal des Savants*.<sup>8</sup> Cette publication avait fait vite autorité en Europe, où elle rivalisait avec les périodiques littéraires publiés par les savants protestants réfugiés en Hollande. Les rédacteurs des *Mémoires* étaient pour la plupart en résidence au Collège Louis-le-Grand, soit au titre de *Scriptores*, déchargés d'enseignement et se consacrant à des travaux scientifiques, soit au titre de régents dans les diverses disciplines d'enseignement. Quel rapport, dira-t-on, entre cet enfant ou cet adolescent qui poursuit au Collège ce que nous appellerions ses études secondaires, et cette pléiade de grands érudits et d'écrivains célèbres en France et dans toute l'Europe? C'était sans doute une singularité du

<sup>7</sup> Sur certaines de ces relations de collège, voir R. Pomeau, o.c., I, pp. 53-4.

<sup>8</sup> Outre l'outil pratique établi par Dante Lénardon, *Index du 'Journal de Trévoux', 1701-67* (Genève, 1986), voir le travail de P. Desautels, *Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rome, Institutum Historicum S. J., 1956, et les travaux collectifs dirigés par P. Rétat, *Etudes sur la presse au XVIII<sup>e</sup> siècle: les 'Mémoires de Trévoux'*, 3 fasc. (Lyon, 1973-75).

Collège Louis-le-Grand, mais elle était alors moins surprenante que pour nous. Un enfant au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant Rousseau, était traité non en enfant, mais en petit adulte. L'éducation des enfants confiés au Collège était assurée par des régents que nous qualifierions aujourd'hui de chercheurs de rang international, et la communauté du Collège associait côte à côte les exercices scolaires et les plus hautes spéculations de l'intelligence moderne et adulte.<sup>9</sup> Pour un jeune esprit ambitieux et doué, le sentiment de se trouver au centre nerveux d'une Compagnie puissante, savante, influente n'a pu manquer d'accompagner et d'exalter ses propres progrès, même s'ils furent d'abord modestes.

En 1704–11, François-Marie s'est trouvé directement exposé à l'un des foyers les plus intenses de ce que Paul Hazard a nommé *La Crise de la conscience européenne*, du côté de ce que j'appellerais volontiers les Lumières catholiques.<sup>10</sup> Le Collège Louis-le-Grand était alors en France le cerveau du combat anti-rigoriste et anti-janséniste. Dans la Maison Professe parisienne de la Compagnie de Jésus, le vénérable Pierre-Daniel Huet, dernier témoin glorieux de l'exégèse néo-platonicienne de la Renaissance, s'était retiré ostensiblement, avec sa célèbre bibliothèque.<sup>11</sup> Le Collège du Quartier-Latin et la Maison Professe de la rue Saint-Antoine étaient les meilleurs alliés de Fénelon, exilé dans son archevêché de Cambrai, et symbole illustre de la résistance au rigorisme de Bossuet. Le formidable évêque de Meaux était mort en 1704, assez tôt pour ne pas lire, dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1706, une recension favorable des *Oeuvres* de l'épicurien Saint-Evremond, mort en exil à Londres en 1703, ou en 1707, un hommage *post mortem* rendu à Pierre Bayle. Le jeune Arouet se lia au Collège au P. Thoulier, son préfet cubriculaire, qui devint plus tard, sous le nom d'abbé d'Olivet, secrétaire perpétuel et historien de l'Académie française. Il resta

<sup>9</sup> Cf. Ph. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (Paris, 1975), et J. de Viguierie, *L'Institution des enfants. L'éducation en France XVI<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles* (Paris, 1978).

<sup>10</sup> Un travail déjà ancien peut encore apporter des vues intéressantes: R. Palmer, *Catholics and Unbelievers in Eighteenth Century France* (Princeton, 1939). Des recherches importantes ont été menées plus récemment sur les rapports entre religion et lumières particulièrement dans les pays qui entourent la France, voir par exemple: P. Harrison, *'Religion' and the religions of the English enlightenment* (Cambridge, 1990), Mario Rosa, *Cattolicesimo e lumi nel settecento italiano* (Roma, 1981) et *Katholische Aufklärung: Aufklärung im Katholischen Deutschland*, dir. Harm Klucting (Hambourg, 1993).

<sup>11</sup> Un colloque tenu à Caen (nov. 1993) a fait le point sur le savant évêque d'Avranches, *Pierre-Daniel Huet, 1630–1721*, Actes p.p. Suzanne Guellouz, Paris-Seattle-Tübingen (Papers of French Seventeenth Century literature, 1994).

toujours un ami très fidèle de Voltaire.<sup>12</sup> Dans les années 1704–11, il préparait son édition savante du *De Natura deorum* de Cicéron, un des classiques de la religion naturelle des Lumières. A une époque où Paris était rétracté par les malheurs de la guerre et par les querelles autour du Formulaire, le Collège Louis-le-Grand offrait au jeune Arouet un havre exceptionnellement libéral, attentif à toutes les nouveautés scientifiques et philosophiques.

L'horizon ne s'y bornait pas à la France ni même à l'Europe. Un des préfets du jeune Arouet fut le P. Charlevoix, qui s'apprêtait à partir en mission au Canada, dont il sera le premier géographe et ethnologue.<sup>13</sup> Les Relations des missionnaires 'à la Chine', publiées par les Jésuites depuis 1703 pour répondre à leurs détracteurs de la Querelle des rites, étaient lues avidement au Collège.<sup>14</sup> On y recevait aussi des nouvelles et des voyageurs venus des Indes ou d'Amérique du Sud. Les pensionnaires partageaient leur table avec les 'jeunes de langue' destinés aux comptoirs français des Echelles du Levant, ou avec les boursiers du roi issus des grandes familles francophiles d'Alexandrie et d'Alep. Le jeune Arouet a pu aussi se lier avec de jeunes jacobites dont les familles s'étaient réfugiées à la cour de Saint-Germain. Ce n'est pas encore l'univers houleux et aventureux de Candide, mais c'était déjà, *suave mari magno*, un peu comme à Cirey et à Ferney, un balcon d'où le regard et la conversation se portaient de tous côtés sur le vaste monde.

Voué à la prière et à l'étude, le Collège ne tourne pas le dos à la Cour ou à la Ville. Les représentations théâtrales, les ballets, les cérémonies de distribution de prix dont les élèves sont les vedettes, attirent plusieurs fois par an rue Saint-Jacques prélats et ministres, grands seigneurs et grandes dames. Les Académies royales, formées pour une bonne proportion d'anciens élèves du Collège, font partie du public. Elève brillant, Voltaire a vu très tôt se dessiner, en surimpression du Parnasse scolaire, le Parnasse royal et la gloire littéraire qu'il consacre. S'il n'a rien retenu, sauf leur langage, des exercices de piété qui accompagnèrent ses études, il a trouvé du moins au Collège la foi

<sup>12</sup> Pierre-Joseph Thoulier (1682–1768), cf. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (Bruxelles-Paris, 1890–1932), t. VIII, col. 6, quitta la compagnie en 1716 et porta alors le nom d'abbé d'Olivet. Voir R. Pomeau, o.c., I, p. 39.

<sup>13</sup> Sur Pierre François Xavier Charlevoix (1682–1761), voir Sommervogel, o.c., II, col. 1075–80 et *Dictionnaire de Biographie Française* (Paris, 1932), VIII, col. 588–9.

<sup>14</sup> Cf. R. Etiemble, *Les Jésuites en Chine (1552–1773). La querelle des rites* (Paris, 1966); voir aussi le travail plus général de V. Pinot, *La Chine dans la formation de l'esprit philosophique en France, 1640–1740* (Paris, 1932), et de B. Guy, *The French Image of China before and after Voltaire* (Oxford (Studies 21), 1963).

littéraire, et l'entraînement de haute école dont il avait besoin pour y exceller.

La méthode éducative des jésuites, douce et graduée dans les formes, rigoureuse en substance, savait conjuguer l'émulation de groupe avec le tutorat adapté à la nature singulière de chaque enfant. L'épopée pédagogique de Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, avait commencé à paraître sous le nom de l'archevêque disgracié en 1701. On la lisait aussi à Louis-le-Grand entre 1704 et 1711. Voltaire a très bien pu s'identifier à Télémaque: il était guidé par des Mentors aussi attachants que le futur abbé d'Olivet ou le P. Porée. La pédagogie des jésuites, comme celle de Fénelon leur ami et allié, est une rhétorique en action au service d'une rhétorique générale.<sup>15</sup> Un passage de la *Ratio docendi et discendi* du P. Jouvancy publiée en 1702, donne une idée de la doctrine de ses maîtres, au moment où Arouet entre au Collège:

Dans le choix des preuves, écrivait le P. Jouvancy, il faut surtout tenir compte de celles qui touchent l'auditeur et qui sont appropriées à ses opinions, à son esprit, à sa condition, à son âge. Nous sommes tous séduits par les apparences fausses ou vraies de ce qui est bon, mais ce qui est bon pour moi ne l'est pas pour vous. Telle chose est utile à ceux-ci, telle autre agréable, honorable pour ceux-là, telle autre nous plaît et nous charme en des circonstances différentes. Comme les hommes ne se laissent guider par les raisons que suivent les sentiments qu'ils éprouvent, il faut en dehors des preuves qui éclairent notre esprit, exciter les passions, si le sujet le comporte, ébranler la volonté. Pour cela, il sera fort utile de bien connaître les moeurs des hommes et la nature des mouvements de l'âme. Pour chaque genre de causes, il faut exciter des passions différentes.<sup>16</sup>

Cet art de persuader, à l'image de la grâce moliniste, met au service de la vérité non seulement les ressources d'expression et d'ambiguïté dont dispose le langage, mais une connaissance anthropologique et morale de la diversité des 'esprits', des circonstances et des lieux que la parole doit conquérir. Quelle école pour Voltaire-Protée! Il aura beau s'en moquer sur le tard dans la marionnette du 'R. P. Tout-à-tous', il aura été lui-même la version laïque et endiablée de cet orateur-acteur métamorphique. Une telle école suppose une mémoire exercée par la mnémotechnique, une habitude des genres les plus divers à l'intérieur

<sup>15</sup> Voir H. Hillenaar, *Fénelon et les jésuites* (La Haye, 1967), et Ch. Dedeyan, *Télémaque ou la liberté de l'esprit* (Paris, 1991).

<sup>16</sup> Cité par Fr. de Dainville, 'L'évolution de l'enseignement de la rhétorique au XVII<sup>e</sup> siècle', dans *XVII<sup>e</sup> Siècle*, 1968 (80-1), pp. 19-43, à p. 30 et repris dans *L'éducation des Jésuites*, o.c., pp. 185-208, à pp. 195-6.

desquels la parole s'accorde à son objet, et un style sur lequel on peut se livrer à des variations opportunes et virtuoses. Tout cet apprentissage s'appuie chez les Jésuites sur les classiques latins, selon une progression méthodique. On les commente, on les déclame, on les apprend par coeur. Mais surtout, ils servent de point de départ à des exercices d'invention et de variation personnelles. Ce répertoire de formes, de situations, de genres et de styles offre à l'enfance et à l'adolescence une science humaine complète, préparant par la littérature à la vie sociale. L'Antiquité des poètes, des orateurs, des historiens, est une introduction à une anthropologie moins structurale que morale. Elle suscite d'autant plus d'appétence qu'elle est enseignée dans un climat d'émulation joueuse, selon le principe de *jocositas* défini depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle par les théoriciens jésuites de la pédagogie.<sup>17</sup>

Les Jésuites ont su donner à Voltaire la passion du savoir, et de l'expression vivante de ce savoir. Loin d'être ressentis comme un devoir pénible, les travaux littéraires devenaient sous leur conduite l'exercice heureux et fertile de dons naturels qu'ils épanouissaient. On trouve dans les *Carnets* de Joseph Joubert un témoignage précieux sur l'ascèse contractée par Voltaire chez les Jésuites, et qui greffa sur son génie d'improvisateur, la longue patience des aubes studieuses:

Vous savez, écrit Joubert, qui j'ai souvent écouté les vieillards et vous me demandez des anecdotes. L'ancien valet de chambre de M. Arouet le père, racontait que, lorsqu'il entrait le matin chez le jeune Arouet avant son lever, il le trouvait 'sur son séant, occupé de ses vers, l'oeil animé, le regard flamboyant [je cite avec fidélité] la tête, le cou, les épaules, les bras, les mains enveloppées de couvertures de laine'. C'était là son manteau de lit. J'ai ouï dire à un ancien vicaire du diocèse de Meaux que le même accoutrement était à l'usage du grand Bossuet, lorsqu'il travaillait le matin, dans son cabinet, avant le jour, et il n'avait pas d'autre robe de chambre. C'était sans doute une habitude que le jeune poète tenait du Collège et Bossuet du Séminaire.<sup>18</sup>

A l'époque où Arouet fait ses études, et en dépit d'une fidélité au latin encore réaffirmée par la *Ratio* de Jouvancy, l'enseignement du Collège rattache plus organiquement que par le passé les exercices

<sup>17</sup> Se reporter à mes études rassemblées sous le chapitre 'Corneille et la Société de Jésus' dans *Héros et Orateurs. Rhétorique et dramaturgie cornéliennes* (Genève, 1990), pp. 65–208.

<sup>18</sup> J. Joubert, *Carnets*, p.p. A. Beaunier (Paris, 1994), 2 vol (rééd), t. I, pp. 509–10 (note du 15 février 1803); on reste confondu devant la disparition, dans cette réédition de l'index qui figure dans la première édition de 1939; un tel outil est indispensable pour se retrouver dans le 'monde' de Joubert.

littéraires latins à l'éducation du meilleur style français. Cette évolution s'est accompagnée au même moment d'une inflexion de la norme stylistique. Traditionnellement, les Jésuites sont cicéroniens. Ils enseignent de préférence la période ample, harmonieuse et ronde. Les *Provinciales* de Pascal ont mis en évidence tout l'écart qui sépare cette science de la période latine et avec le ton qui prévaut en français dans le grand monde, vif, bref, et impitoyable dans la conversation pour les méandres du pédantisme. Encore au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, un des régents de Voltaire, le célèbre P. Lejay, se plaint dans sa *Bibliotheca Rhetorum* publiée en 1725 que l'influence des gens du monde gâte en France la norme du meilleur style latin, et favorise *exile quoddam ac jejunum scribendi genus, cujus tota laus antithesibus et acuminibus continetur* (un certain style maigre et sec dont tout le mérite tient à ses antithèses et à ses pointes). Reste que le P. Lejay accorde dans sa *Bibliotheca* une section importante à cet exercice d'ingéniosité piquante: l'épigramme. Voltaire a préféré de beaucoup au P. Lejay un autre de ses régents, le P. Porée. Dans sa *Lettre au R. P. de La Tour*, publiée en 1746, il a pu écrire:

Rien n'effacera dans mon Coeur la mémoire du Père Porée qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'Etude et la Vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses; et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes que l'on pût assister à tout âge à de telles leçons. je serais revenu souvent les entendre.<sup>19</sup>

Or, dans son enseignement, le P. Porée, ami et parent de Fénelon, prenait le contre-pied de la doctrine du P. Lejay sur le meilleur style. Il déclarait à ses élèves:

Nous sommes plus appliqués que les Anciens à rechercher des penseurs nouveaux, à tout le moins une manière neuve de présenter les Anciens. On éprouve le besoin de la clarté et l'ennui de la répétition. Nos préférences vont à la grâce plutôt qu'à l'ampleur majestueuse de la phrase. On demande à l'enchaînement des phrases plus qu'à l'emploi des particules des transitions plus délicates.<sup>20</sup>

<sup>19</sup> Voltaire, *Correspondance*, éd. Besterman, t. IX, p. 426, 1 D 3348 (autour du 1<sup>er</sup> avril 1746); sur Simon de la Tour (1697–1766), cf. Sommervogel, o.c., t. VIII, col. 165.

<sup>20</sup> Fr. de Dainville, art. cit., p. 35. Sur Charles Porée (1675–1741), voir Sommervogel, o.c., t. VI, col. 1021–33; Gabriel Lejay (1657–1734), id., t. IV, col. 765–83. Rappelons que la première oeuvre publiée de Voltaire (1710), alors qu'il était encore 'François Arouet, étudiant en rhétorique, et pensionnaire au collège de Louis le Grand', est la traduction d'une ode latine en l'honneur de Ste Geneviève de son professeur de rhétorique, le R. P. Lejay; la traduction de Voltaire s'achève par ces deux strophes: 'Regardez la France en

Un ex-jésuite, l'abbé Desfontaines, auteur d'un *Dictionnaire néologique* fort goûté par Voltaire, rapporte une conversation avec le P. Porée, qui précise encore les vues du maître d'Arouet et de Diderot:

[Le style coupé] est aussi, d'après lui, le plus propre à aiguïser l'esprit des jeunes gens, et à exercer leur imagination. Il leur apprend à construire leurs pensées avec art et à symétriser leurs expressions. Je lui répondis que ce goût d'éloquence ne formerait jamais des Bossuet, ni des Bourdaloue, il en convint; mais il ajouta qu'il fallait commencer par former la jeunesse à un style pressé, et un peu épigrammatique, avant de lui proposer un style grave, périodique, soutenu; que les jeunes gens n'en étaient pas capables; et que d'ailleurs les sujets où ce genre convenait, leur manquaient; qu'en tâchant d'être nombreux et véhéments, ils seraient diffus et déclamateurs; cette éloquence n'étant bien souvent qu'un pompeux verbiage . . . .<sup>21</sup>

La basse continue du style de Voltaire est l'épigramme, mais préservée de tout excès précieux par la clarté. Il a détesté, comme Desfontaines, le style trop subtil de Marivaux. Sans jamais recourir au style périodique, il sait être éloquent et grave. On sent bien que le fond de son entraînement littéraire a été cicéronien au meilleur sens, c'est-à-dire ennemi de tout maniérisme. C'est dans la prose du *Dictionnaire philosophique* qu'il le montre le mieux: bref, brillant, coupant, mais tout aussi bien, ample et véhément.

Voltaire a commencé par le théâtre, et il est mort, ou peu s'en faut (comme Molière, autre élève des Jésuites) sur le théâtre. La Comédie française a été la source constamment renouvelée de sa popularité, et partout où il est passé, à Cirey, à Lunéville, à Potsdam, à Ferney, il a construit des théâtres, composé des pièces, et il les a lui-même interprétées. Il y a un ressort dionysiaque dans sa vie, et c'est sur les planches qu'il l'a constamment remonté. Cet appétit de théâtre, il l'a découvert au Collège Louis-le-Grand, et c'est là aussi qu'il a appris tout ce qu'il fallait pour le satisfaire en artiste complet. Les Jésuites dans

---

alarmes/ Qui de vous attend son secours!/ En proie à la fureur des armes,/ Peut-elle avoir d'autre recours?/ Nos fleuves, devenus rapides/ Par tant de cruels homicides,/ Sont teints du sang de nos guerriers/ Chaque été forme des tempêtes/ Qui fondent sur d'illustres têtes,/ Et frappent jusqu'à nos lauriers./ / Je vois en des villes brûlées/ Régner la mort et la terreur;/ Je vois des plaines désolées/ Aux vainqueurs même faire honneur./ Vous qui pouvez finir nos peines,/ Et calmer de funestes haines,/ Rendez-nous une aimable paix!/ Que Bellone, de fers chargées/ Dans les enfers soit replongée/ Sans espoir d'en sortir jamais./ Dans *Oeuvres complètes de Voltaire*. (Paris éd. Garnier frères, t. VIII, 1877), pp. 403-6; sur les circonstances de ce poème, voir R. Pomeau, o.c., t. I, p. 46.

<sup>21</sup> Fr. de Dainville, art. cit., pp. 35-6; sur l'abbé Desfontaines, cf. Thelma Morris, *L'Abbé Desfontaines et son rôle dans la littérature de son temps* (Oxford, Voltaire Foundation (n. 19), 1961).

leur pédagogie articulaient en un ensemble organique l'enseignement de l'expression littéraire et orale et l'entraînement de l'acteur, du danseur, pour la représentation scénique. L'art de persuader est un tout à leurs yeux: la performance dramatique est son exercice le plus complet, embrassant la diction, l'action du corps et du visage, et la présence d'esprit avec la mémoire. Cette pédagogie a des arrière-pensées thérapeutiques et morales: elle combat la pente de l'enfance et de l'adolescence à la mélancolie, névrose rigoriste et janséniste, elle encourage leur appétence aux jeux qui extériorisent et socialisent.<sup>22</sup> Eternel hypocondre, Voltaire a reconnu très tôt sur lui-même l'efficacité de cette thérapie des planches. La tragédie scolaire des Jésuites est allégorique et héroïque. C'est une action qui transporte acteurs et spectateurs du désordre et de l'erreur à l'ordre et à la lumière. Elle exalte la liberté ascensionnelle de l'homme. Elle est étrangère à la mélancolie du tragique grec ou shakespearien, qui naît du spectacle de la vanité humaine, jouet du Destin. Les tragédies de Voltaire ont des ressorts analogues à la tragédie jésuite. *Zaïre* et *Alzire* sont même fardés de conventions chrétiennes. Ce théâtre didactique et mélodramatique, jouant sur les mots, voile sous ces apparences l'exaltation contagieuse d'une religion et de vertus purement naturelles.

Voltaire dramaturge, comme Voltaire prosateur, est donc bien l'ancien élève émancipé des Jésuites. Voltaire philosophe, polémiste, controversiste, l'est aussi. Il a été formé à ce sport de l'intelligence dans le Quartier général français d'une Compagnie qui combat pour la foi catholique sur tous les fronts de l'esprit. Théologiens, les Jésuites savent l'être avec les théologiens qu'ils combattent, rigoristes et jansénistes. Ils deviennent philosophes avec les philosophes et les savants sceptiques, empiristes et déistes qui raisonnent en dehors du dogme. Ils argumentent avec eux en hommes de lettres, feignant de partager avec ces confrères leur 'liberté de philosopher', prenant même sur eux leurs orientations et leurs principes de recherche. Ce mimétisme peut aller très loin. Le scepticisme historique du P. Hardouin, professeur d'Écriture Sainte à Louis-le-Grand pendant la scolarité de Voltaire, est à bien des égards plus radical que celui de Locke, quoique ses intentions apologétiques soient parfaitement orthodoxes. Hostiles à Descartes, les Jésuites de Louis-le-Grand sont d'autant plus compréhensifs pour l'empirisme anti-cartésien de

<sup>22</sup> Voir les articles de Fr. de Dainville sur ce sujet rassemblés dans *L'Éducation des Jésuites*, o.c., ch. 5, 'L'éducation par le jeu', pp. 471-517.

Bayle, et attentifs à la physique anti-cartésienne de Newton. Dès le Collège, Voltaire a été favorablement disposé en faveur du philosophe et du savant anglais, même si au fond ses maîtres ne les étudiaient que par devoir.<sup>23</sup>

La stratégie missionnaire mondiale des Jésuites, leur fidélité à ce que la Renaissance a appelé la 'théologie primitive', leur fait postuler une religion naturelle qui prépare la religion révélée, mais qui, dans certaines formules imprudentes de leurs ethnologues et anthropologues, ressemble à s'y tromper à la religion sans mystère dont les déistes se réclament. Voltaire a été élevé dans un climat de religion savante où la distance entre religion naturelle et religion révélée s'est atténuée, où scepticisme et empirisme ont droit de cité au titre d'humiliation de la raison humaine.

En 1735, Voltaire échange avec le P. Tournemine une correspondance qui prolonge, jusqu'au seuil de la rupture, le style de dispute courtoise dont le Collège lui a donné l'habitude et le goût.<sup>24</sup> Il soumet au P. Tournemine une thèse qu'il croit pouvoir déduire de Locke, et selon laquelle, une fois posée la toute-puissance de Dieu, celui-ci peut aussi bien vouloir l'attraction newtonienne que la matérialité de l'esprit.

Le P. Tournemine accepte de réfuter cette thèse nouvelle et hasardeuse, mais il donne en préambule, à son ancien élève, une leçon de méthode:

J'ai trouvé, écrit-il, la connaissance de toutes les vérités importantes dans une parfaite soumission à l'Eglise romaine, qui en est certainement la seule dépositaire. Dans la recherche des vérités moins importantes, . . . , je ne m'éloigne pas du grand nombre des bons esprits qui se sont exercés sur ces matières difficiles. Le nom de novateur me paraît une injure . . . Je m'applique donc volontiers à donner un nouveau tour aux vérités reçues, à en chercher de nouvelles preuves, à les mettre dans un jour plus évident . . .<sup>25</sup>

Il est rare que le secret des Lumières jésuites se soit aussi ouvertement déclaré, et il fallait que le P. Tournemine tînt à Voltaire pour le lui rappeler aussi solennellement par écrit, pour la dernière fois. La

<sup>23</sup> Sur le P. Jean Hardouin, cf. Sommervogel, o.c., IV, col. 84-111. Ira O. Wade a traité ce sujet dans *The Intellectual development of Voltaire* (Princeton, 1969).

<sup>24</sup> Sur René Joseph de Tournemine (1661-1739), voir Sommervogel, o.c., t. VIII, col. 179-94 et l'article de John Papas, 'L'influence de R. J. de Tournemine sur Voltaire', dans *La Bretagne littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle, Annales de Bretagne*, (n° 83) 1976, pp. 727-35.

<sup>25</sup> Lettre D 913, septembre 1735, éd. Besterman, t. III, p. 199. La lettre entière, véritable traité de philosophie, couvre les pages 198-206.

patience, l'indulgence, l'audace même à suivre la raison naturelle dans ses investigations les plus hardies ne prennent leur sens pour le P. Tournemine et ses confrères que dans une ironie supérieure, qui guette dans ces jeux de l'esprit l'instant propice où gagnera le sérieux de la grâce et de la foi. Mais pour Voltaire le sérieux est du côté de l'esprit et de son exercice, le jeu de dupe ou de dupeur est du côté de la foi. Dans cette confrontation à fleurets mouchetés entre le grand Jésuite et son élève de génie qui lui a échappé, ce sont bien deux formes radicalement opposées de l'ironie qui se combattent. Mais il y a une symétrie saisissante entre les deux attitudes, l'une, celle de Voltaire, étant le miroir inversé de l'autre. L'élève a appris de ses maîtres le secret d'une pensée à double fond, mais il l'a retournée contre eux. La même dialectique du repos et du mouvement, du sérieux et du jeu, qui permet aux Jésuites d'être immuables en profondeur, mobiles et flexueux en surface, permet à Voltaire à un tout autre étage, de vivre et de penser la coïncidence des contraires. Il saura se tenir immobile au milieu des cyclones qu'il déclenche, ou déployer la plus agile mobilité dans les jardins tranquilles où il a pris soin de se retirer.

Voltaire n'est pas un auteur comique. Il est tout entier ironie.<sup>26</sup> Il a aiguisé cette disposition dans sa familiarité et dans son opposition à l'ironie, d'essence mystique, des Jésuites. Ironie en latin se dit *simulatio*. Cette figure de pensée dédoublée et redoutable, lorsqu'elle est isolée, est tout autre chose que la généreuse *vis comica*. Elle relève alors non de la stylistique, mais de la métaphysique. C'est bien le cas chez un Jésuite du calibre du P. de Tournemine, dont l'ironie a pour assise cachée une grâce de foi supérieure à tous les méandres de la raison et de la déraison qu'elle condescend à parcourir. Chez Voltaire, c'est un style à proprement parler existentiel, qui se manifeste sous les modes du discours les plus divers.

Cela peut aller de la simulation presque imperceptible, sel de la plus exquise urbanité, à la simulation la plus découverte, insolente, mordante, sauvage. Ces différentes formes de la simulation supposent des victimes et des complices. Elles recourent à un jeu inépuisable de figures de mots: depuis l'antiphrase, qui prie pour mieux blasphémer,

<sup>26</sup> Ce mode d'expression a été étudié d'un point de vue général dans un recueil d'articles: *L'Ironie*, p.p. le Centre de recherches linguistiques et sémiologiques (Lyon, 1978), et particulièrement chez Voltaire par U. Van Runset, *Ironie und Philosophie bei Voltaire unter besonderer Berücksichtigung der 'Dialogues et entretiens philosophiques'* (Genève, 1974).

qui bénit pour mieux maudire, jusqu'au sarcasme qui singe sa victime et qui l'anéantit. Ce mode ambigu de penser et de dire est d'autant plus fascinant chez lui qu'il le déploie avec une prodigieuse rapidité, selon une improvisation abondante qui met le lecteur au défi de suivre, à son rythme, cette prestidigitacion de grand comédien de l'esprit.

La double pensée des Lumières jésuites ne peut se permettre cette visibilité et cette *furia* ostensible. Si elle feint elle aussi d'épouser les idées qu'elle combat, c'est au nom d'une pensée du mystère qui ne doit pas être perdue de vue. L'éloge retenu du divin perce sous la secrète dérision de la curiosité humaine. Voltaire a donc été à une autre école, et ce n'est pas seulement l'école de Bayle ou du libertinage érudit.<sup>27</sup> Cet homme de lettres, disciple d'une élite sacerdotale, est aussi le meilleur interprète de l'ironie des grands seigneurs. Pour se faire une idée de ce style d'être et de dire, qui a disparu dans nos sociétés démocratiques, il faut lire les *Mémoires de Gramont*, d'Anthony Hamilton, que le jeune Arouet a pu connaître à la cour de Sceaux. Le double jeu féroce que pratique la coterie de roués décrite par Hamilton, à la cour très parisienne de Charles II, est un massacre pour les objets de leur dédain, et une jouissance pour les témoins qui se hâtent de se déclarer leurs complices.<sup>28</sup>

Voltaire a élevé l'ironie des grands seigneurs à la dignité d'un style philosophique, et son ambiguïté alerte au rang d'un art polémique de penser.<sup>29</sup> Cette coïncidence des contraires, le persiflage du roué et la dispute philosophique et religieuse, est sans doute un trait général des Lumières mondaines. La conversation du grand monde a permis à Paris ce transvasement de l'aristocratie de cour aux gens de lettres.<sup>30</sup> Mais Voltaire a transformé ce trait de salon en une rhétorique de grand style, reprenant et généralisant l'essai qu'en avait fait Pascal dans ses premières *Provinciales*. Finement ou hautement sarcastique, sa duplicité

<sup>27</sup> Voir H. T. Mason, *Pierre Bayle et Voltaire* (London, 1963).

<sup>28</sup> Sur A. Hamilton (1645–1720) voir D. B. F., o.c., col. 553–4 et les essais de A. Clerval, *Du frondeur au libertin, essai sur Antoine Hamilton, auteur des Mémoires de Gramont* (Lausanne-Paris, 1978), et de C. Filteau, *Le statut narratif de la transgression, essai sur Hamilton et Beckford* (Sherbrooke, 1981).

<sup>29</sup> On peut consulter les travaux déjà anciens de P. d'Estrée, *Le Maréchal de Richelieu (1696–1758) d'après les mémoires contemporains et des documents inédits* (Paris, 1917), et *La vieillesse de Richelieu (1758–88), d'après les correspondances et mémoires contemporains . . .* (Paris, 1921); plus récemment J. Sareil a traité de *Voltaire et les Grands* (Genève, 1978).

<sup>30</sup> Sur la conversation du grand monde, voir mes *Trois institutions littéraires* (Paris 1994), 'La conversation', pp. 111–210.

d'ironiste est à la fois un titre d'autorité princière pour lui-même, et une méthode de séduction intimidante auprès de ses lecteurs. Ce jeu hautain d'initiés devient paradoxalement sous sa plume une méthode irrésistible pour rallier à lui la foule qui ne veut pas demeurer en reste d'esprit.

Cette rhétorique de l'ironie, qu'il emprunte à l'aristocratie d'épée parisienne, son passage dans les rangs d'une autre aristocratie ironique, la Compagnie de Jésus, lui a permis d'en faire un grand jeu métaphysique. On ne le voit nulle part mieux que dans son chef-d'oeuvre: *Candide*. C'est un *En attendant Godot* des Lumières. Une simulation perpétuelle dévore ce qu'elle feint de célébrer, l'optimisme métaphysique. Elle dévoile l'absurdité d'un monde dépourvu d'harmonie et de Providence et d'une vie humaine qui s'acharne pourtant à s'abîmer sur la terre, en gardant les yeux levés sur le ciel des illusions.<sup>31</sup>

C'est le jeu exactement inverse de celui des grands Jésuites qui avaient élevé Voltaire. Ils voulaient rendre le sens littéral et moral du monde humain un peu moins absurde et un peu moins instable en l'aidant inlassablement à découvrir son propre dépassement mystique, Voltaire veut au contraire délivrer le monde de tous ses sens mystiques, illusoires, pour lui rendre le sens commun, littéral et moral. A l'ironie que la Révélation rend possible, et au mouvement ascensionnel qu'elle imprime à la pensée humaine en route vers les mystères divins, il oppose l'ironie de la critique rationnelle des mystères, il force l'esprit à redescendre vers le 'jardin' qu'il revient à l'homme d'aménager, pour le peu de bonheur éphémère dont il est capable.

Ces deux ironies incompatibles se rencontrent cependant en plus d'un point: elles sont toutes deux essentiellement aristocratiques, et toutes deux travaillent à un grand dessein universel de conversion de l'humanité. Toutes deux supposent que la parole ingénieuse est capable d'ouvrir l'esprit aveuglé à plus de lumière. Je n'hésite pas à conclure: la stature et l'amplitude du génie de Voltaire, Loyola laïque des Lumières, il les a bien conquises dans le combat avec l'Ange qui l'a opposé, adversaire et disciple, au génie clérical de la Compagnie de Jésus.

<sup>31</sup> Voir J. Sareil, *Essai sur 'Candide'* (Genève, 1967); I. O. Wade, *Voltaire and Candide* (Princeton, 1959).